

Elle avait eu maintes fois l'occasion d'être appelée pour des soins urgents au 32 avenue du manoir, 5^{ème} étage, porte gauche. Mais ce matin-là, fatiguée par une nuit d'insomnie, elle s'arrêta au 4^{ème} étage et frappa porte gauche. A peine s'était-elle aperçue de son erreur, qu'une voix résonna dans la pièce du fond : « enfin ! Je vous attendais, entrez c'est ouvert » Réalisant sa méprise, elle resta un instant, paralysée, partagée entre l'invitation impérative qui lui parvenait de l'inconnu et la troublait et la force de l'habitude qui l'incitait à s'excuser et reprendre son chemin vers l'escalier. Elle poussa la porte avec un sentiment mélangé entre la nécessité d'expliquer sa méprise et un désir incontrôlable de mettre un visage sur cet appel.

Elle vit surgir au bout du couloir sombre, dans cet appartement haussmannien habillé d'ancien, un jeune homme à la chevelure brune qui enfilait une veste tout en marchant vers elle. Elle se figea hypnotisée par cette scène qui se déroulait comme un rêve et eut la sensation qu'il allait la traverser et continuer sa course lumineuse sans s'arrêter. Elle sentit alors qu'il prenait sa main et la serrait doucement. « Merci d'être venu, nous avons besoin d'aide, c'est gentil de la part d'Yves de se faire remplacer. » Elle le suivit alors qu'il sortait et verrouillait la porte, elle était emportée dans une nouvelle vie sans peur ni regret. « Où m'emmenez-vous ? » L'homme s'arrêta pour fixer Rachel :

- Ce n'est pas Yves qui vous envoie ?
- Oui, c'est bien Yves qui m'envoie mais Je me suis trompé d'étage. J'allais au 5^{ème} pour des soins, je suis infirmière.
- Yves Duchatel ?
- Oui c'est bien lui
- Il m'a dit qu'il m'envoyait un bénévole pour la distribution de repas au restaurant solidaire
- ... D'accord, je vais vous aider, je ferai le soin plus tard... Ce n'est pas urgent... »

Jusqu'à cet instant, elle était en route pour un soin de dépannage qu'elle avait accepté de faire un jour de congé ; c'était dans l'immeuble à côté du sien. Elle avait décidé de passer sa journée cloîtrer ensuite chez elle en attendant la fin et ce dépannage, elle l'avait accepté à contre-cœur pour cacher son désarroi à ses collègues. Elle le connaissait bien ce petit vieux simulateur et pervers de son quartier. Et voilà qu'il se changeait en un prince charmant. Elle n'avait pas été bien longue à l'oublier et à accepter cette invitation, comme elle n'avait pas non plus été longue pour oublier son projet sinistre et céder à ce hasard qui avait les traits de la beauté et le goût du plaisir, c'est ce qui avait surgi dans son corps au premier contact.

Après une course incertaine à suivre ses pas empressés à travers les ruelles de la ville, elle se retrouva masquée, gantée et emmaillotée dans une blouse informe en intissé à distribuer des repas à des nécessiteux sans identité. Elle avait cédé aux attraits de cet adolescent à la barbe évanescence, un coup de tête dont elle avait espéré un moment de plaisir mais maintenant son désir était passé et elle servait machinalement les galets de couleur dans les assiettes en carton qui défilaient. A peine, par instant, osait-elle lever les yeux sur ce visage redevenu enfantin ; que lui était-il arrivé ? la perspective du néant qui l'attendait, l'avait-elle poussée à commettre cette erreur et s'arrêter au palier de ce voisin sur lequel elle avait fantasmé quelques mois auparavant lorsqu'elle l'avait croisé dans l'escalier pour la première fois. La fatigue et l'épuisement n'étaient-ils que les seuls responsables de ce hasard qui lui avait redonné le goût de la vie, au moins un instant, un instant suffisant pour l'écarter de son exil et de la réclusion. La distribution arrivait à son terme. L'amoncellement d'emballages hétéroclites se réduisait peu à peu à la pénurie sous le regard affolé de la file ininterrompue. Les visages des bénévoles, loin de s'attrister de cette échéance où ils allaient devoir arrêter la distribution, semblaient reprendre vie derrière le masque qui en cachait les traits et les réduisaient à l'anonymat. La fin de cette épreuve ? La sensation d'avoir accompli un peu de bien ? Pour Rachel le sentiment dominant était l'inutilité et l'insignifiance. Lorsqu'elle soignait elle avait l'intime conviction d'éloigner la mort même si elle ne l'arrêtait pas, là elle avait le sentiment d'entretenir la misère. Mais elle obtempéra sachant que chacun pouvait trouver sa part d'humanité et de sens dans un acte quelconque. Ces gestes absurdes qui comblent leurs acteurs et les rendent irréductibles à nos

raisonnements ; ces actes de liberté. Jean, le bel inconnu qu'elle avait suivi et qui orchestrait cette action, alla vers ces hommes et ces femmes aux regards absents pour s'excuser et leur promettre une nouvelle distribution le lendemain, leur indiquant les endroits de la ville où ils pouvaient espérer trouver encore de quoi se nourrir aujourd'hui. Tant d'empathie et de sollicitude obligea Rachel à reconnaître ce qu'elle venait de faire et éloigna le phantasme de la rencontre inattendue. Jean était un utopiste accroché à l'espoir alors qu'elle avait, elle, décidé de se ranger du côté des lucides et de ceux qui renoncent et se retirent.

Pendant que Jean repoussait doucement et avec réconfort ceux qui avaient attendu en vain, elle retira ses oripeaux, les mit en boule et les tassa dans la poubelle à emballage, la plus boursoufflée, la plus volumineuse et jaune citron comme pour souligner la disproportion de cet univers d'emballage et de déchets. Elle voulait partir sans rien dire, effacer de sa mémoire le poids de cet instant qui l'avait suspendu un moment à un destin différent. « « J'ai eu Yves au téléphone, je lui ai dit que tu étais resté avec nous, il a envoyé quelqu'un d'autre à ta place. Merci pour ton aide ! » Elle était épuisée et se refusa à tout raisonnement pour comprendre et expliquer la suite d'évènements qui l'avait amenée là. Elle ébaucha un sourire en guise de réponse et porta son regard vers la sortie comme pour y accrocher une corde et s'y hisser. « Reste un peu... On va manger un morceau ensemble » Elle ne put pas tirer sur la corde, prise soudain dans un courant contraire et se laissa à nouveau emporter par ce qui la submergeait.

Elle éprouva une sensation d'harmonie entre ces bénévoles qui avaient sans doute besoin de cet instant pour se laver de leur émotion commune et se remettre chacun à sa propre vie. Ils avaient besoin sans doute aussi de ce moment d'abandon d'eux-mêmes pour se guérir du sentiment insupportable que procurait le spectacle de cet univers qui partait à la dérive et désespérait les humains. Tout en restant silencieuse, elle croisait leurs regards, échangeait des sourires. Jean semblait être le chef d'orchestre de cette fugue en si bémol, qui apaisait, qui réconfortait les âmes perdues dans la réalité traversée en souffrance. « Tu habites où ? » Jean s'était approché d'elle au détour d'un de ses échanges silencieux. « L'immeuble voisin du tien » Elle avait fait mouche, il était interdit. Sans doute se remémorait-il l'instant où ils s'étaient croisés dans l'escalier, du moins l'espérait-elle. « Oui ! Bien-sûr ! L'infirmière... » Ça y est, il y était, victoire ! elle prenait corps dans la vie de ce bel

inconnu. « Mais pourquoi ? Je suis peut-être indiscret... Désolé » Après une hésitation : « j'ai répondu à un appel, sans doute une erreur ». « Ou bien le destin ! » reprit-il « Allez on rentre ensemble !

Ils marchaient côte à côte tout en devisant. Leurs pas irréguliers, tantôt les rapprochaient, tantôt les éloignaient. Le décor était plongé dans la pénombre mais ils le ressentait : rues de pavés, brillant à la lumière des réverbères, ou halo de lumière auprès des bancs dans les squares et jardins, devantures éteintes et endormies et néons crépitants peignant la pénombre d'une lumière spectrale. Ils déambulaient dans ce décor en mouvement, se rencontraient, se découvraient, s'apprivoisaient : les mots furent d'abord des informations puis devinrent des confessions, des aveux, des envies, d'abord des sons puis des voix, enfin des harmonies, des musiques qui se répondaient et se caressaient sur le rythme des pas qui claquaient sur le sol telle la batterie de ces « bands » de la Nouvelle-Orléans aux détours d'enterrements joyeux. Sa vie prenait un ton nouveau, des accents de bonheur, et sa ville prenait l'allure du Toulouse de Nougaro, du Panama de Gainsbourg, des travellings d'Agnès Varda. Leurs mains s'effleuraient aux aléas de leur marche de plus en plus lente à la recherche du temps qui allait manquer à leur rencontre. Ils ne prêtaient plus attention aux carcasses de voitures abandonnées dans les rues, aux débris qui s'entassaient çà et là, aux vitrines éventrées et pillées. Ils finirent par arriver aux pieds de leurs immeubles.

- Après tout ce que tu m'as dit, je ne pense pas te revoir à une distribution ?
- Non, en effet. »

C'était le moment de se séparer et ils ne s'y résolvèrent pas ; ils ne retrouvaient pas les gestes de la séparation encore mélangés tous deux des mots de l'autre. Un long silence gêné, des gestes maladroits, Jean rapprochait lentement son visage de celui de Rachel. Elle défaillait, allait-il l'embrasser ? la prendre dans ses bras, elle n'osait rien faire, ni l'encourager, ni l'arrêter, elle était comme hypnotisée. Il posa un baiser délicat quelque part entre sa joue et sa bouche « bonne nuit. Merci de ton aide... Je suis heureux de te connaître ». Bien sûr, elle était déçue de sa délicatesse, son fantasme l'avait porté plus loin mais en même temps elle était rassurée de cette réserve qui lui laissait le choix d'effacer cette histoire et de retrouver le fil de son néant. Elle le remercia de cet instant et gravit les marches de son perron sous son

regard. N'y tenant plus elle se retourna et dévala jusqu'à lui qui n'avait pas encore bougé, il eut à peine le temps d'ouvrir ses bras pour recevoir le désir de cette femme.

L'instant de l'amour mourut avec le désir. Le corps rassasié demandait à retourner à la solitude. A part quelques mots d'usage, il n'essaya pas de la retenir et la regarda se rhabiller et partir avec application à ne montrer ni gêne, ni empressement, de l'attention seulement. En abandonnant sa présence elle retrouva la froideur et le blafard de la cage d'escalier et du dehors et mis quelques secondes à enclencher le pilotage automatique : Fouiller sac, retrouver clefs, jeter sac, mallette et clefs dans l'entrée, se déshabiller sur le chemin de la salle de bains, douche. Sous la cascade d'eau elle retrouva ses sensations habituelles, lavée de ce moment égaré dans l'existence des autres. Elle s'emmailota dans un peignoir de bain trop grand, ramassa ses cheveux mouillés dans la vieille serviette qui ne servait plus qu'à ça et alla jusqu'à la cuisine avec l'intention d'apaiser sa faim. Encore une routine : ouvrir porte de frigo, chercher sans voir ni trouver, refermer, congélateur, réserve à conserve puis frigo à nouveau et cela jusqu'au dé clic plutôt qu'au choix. Elle était maintenant assise recroquevillée, elle mangeait distraitement, la pensée ailleurs. La télé était allumée mais en sourdine. Y défilait sous un visage emprunté qui tenait un micro, un bandeau de texte annonçant les catastrophes des anonymes et les faits ordinaires de quelques-uns.

Quand le monde avait-il basculé dans le chaos ? Elle ne s'en souvenait plus. Enfant tout lui paraissait normal et nécessaire y compris la mort lorsqu'elle la croisait, elle y avait trouvé le goût des autres et sa vocation. Elle se contenta de l'école d'infirmière pour éviter à ses parents trop de sacrifices financiers. Elle avait toujours travaillé auprès des plus démunis. Elle avait assisté à la dégradation irrémédiable de son univers. Des ghettos qui se crispaient de plus en plus sur leurs espaces avec leur propre autorité et des réseaux qui les faisaient vivre. Religieuse, raciale ou sectaire, ces autorités s'accordaient avec les mafias et les bandes. Ceux qui arrivaient à travailler tenter de rejoindre les rares îlots de paix à l'intérieur de ces ghettos et alimentaient le vivier de ces administrations locales. Ceux qui ne travaillaient plus depuis longtemps ou n'avaient jamais travaillé survivaient hors la loi et parasitaient leur propre ghetto. Les missions de la police d'état avaient été réduites à la protection des gouvernants et de leurs lois devenues privilèges tant elles étaient inadaptées aux habitants des quartiers pauvres. La loi avait déserté les ghettos livrés

aux milices et aux mafias. Il en était de même de l'administration de la justice. Ces états n'étaient plus que des syndicats qui répondaient sans souci de justice et d'égalité aux besoins de leurs contributeurs. Les communautés et les marchands avaient pris la place de l'état auprès des citoyens, l'intérêt général n'était pas leur devise... L'essentiel étant la surveillance et le contrôle des ghettos pour anticiper les révoltes de plus en plus fréquentes et se prémunir contre elles. Des police secrètes alimentées par des fonds occultes, nettoyaient les ghettos sans mesure ni contrôle. Des maladies nouvelles étaient apparues et décimaient les plus fragiles et les plus exposés. Elles étaient devenues un moyen de répression, une menace pour ceux qui osaient défier les pouvoirs au nom de valeurs individuelles. La raison et la mesure n'étaient plus des valeurs. Tout le monde, malade ou non, faisaient l'objet d'une chasse aux sorcières au nom du risque, sur la base d'un principe de précaution qui avait remplacé toutes les autres formes de sagesse.

La surpopulation et l'absence de coordinations entre les états avaient laissé se dégrader l'environnement. Les ressources se raréfiaient. Des zones entières étaient devenues inhabitables provoquant des migrations massives qui devaient affronter les populations autochtones. Des zones trop polluées devenaient toxiques pour leurs habitants, elles étaient abandonnées par ceux qui en avaient les moyens et devenaient des lieux d'exterminations pour ceux qui restaient. Des cités nouvelles sur des îles artificielles et des lieux protégés en pleine nature accueillait les plus riches et leur garantissaient un univers aseptisé et plus sûr pour vivre leur existence de privilégié. Ils étaient, eux aussi, arnaqués et rançonnés par des monopoles mafieux qui détenaient la propriété et l'exploitation exclusive de l'ensemble des ressources de la planète avec la complicité des gouvernants qui en tiraient profits pour eux, leurs proches et leurs gothas. Ils étaient bernés dans le monde imaginaire du luxe et du progrès scientifique qui étaient censé leur assurer la survie et le bonheur pour une longue vie prolongée à l'envie d'artifices de toutes sortes. Ils avaient l'illusion d'une immortalité douce et d'une puissance sans cesse renouvelée.

Rachel vivait dans un îlot suburbain, dans une relative aisance et aurait pu se réjouir de cette vie gratifiante mais son exposition à la souffrance des autres et aux désarrois de leurs proches l'avait usée insidieusement au point qu'elle avait fini par se blaser de tout. Une maladie s'était installée en elle, celle qui touchait habituellement les mourants et les aliénés de toute sorte, elle faisait perdre le goût

de tout, elle endolorissait le corps et anesthésiait les mouvements. Dans sa forme bégnine elle abêtissait et soumettait le sujet à tout ce qui se passait autour de lui, dans sa forme la plus maligne, elle amenait au renoncement et au suicide. Rachel avait préparé sa seringue de xenothal et s'était décidée à l'utiliser. Sa décision elle l'avait prise la veille après une journée harassante : la douleur et la souffrance accompagnaient ses journées et même si elle y était habituée parfois elles prenaient de telles proportions en touchant tant de personnes autour des malades, des enfants, des handicapés, des vieillards égarés dans ce désastre que ses protections lâchaient et elle se laissait submerger par la compassion. Là, c'était trop ! Elle allait rentrer se faire couler un bain, s'y plonger pour se détendre et partir...

« Rachel ! tu peux faire un saut demain matin au trente-deux, à côté de chez toi. C'est ton petit vieux qui a appelé. » C'était Yves le régulateur de leur cabinet. Ce patient du cinquième elle le connaissait bien, il était hypocondriaque et ennuyeux confortablement installé dans sa maladie sans gravité quand tant d'autres étaient confrontés à la mort. Elle n'avait pas envie de le voir. Elle s'en fit cependant un devoir. Voulait-elle gagner du temps ? Pourquoi s'était-elle trompé d'étage ? Le Yves auquel faisait référence Jean était-il vraiment le même ? Des questions qui resteront sans réponse car elle avait retrouvé le désir d'en finir. Cet intermède étrange et agréable comme un rappel de ce qu'elle avait perdu, augmentait la sensation du vide de son existence et son mal-être habituel. C'était pas mal aussi de finir sur cette fin de partie réussie. Voilà que son esprit y retournait. Elle s'étonnait de la facilité avec laquelle elle avait basculé dans cette aventure d'un jour, sans gêne ni crainte, comme dans un rêve où les événements s'enchaînent sans lien. Elle se remémorait ses sensations de plaisirs intenses, de fulgurances et cela faisait remonter son désir. Elle aurait aimé qu'il fût là pour l'accompagner. Mourir dans ses bras. En même temps, elle mesurait la monstruosité de ce qu'elle pensait : Jean n'avait-il été qu'un objet dans ce moment de plaisir ? Aurait-il pu être autre chose ? Ne méritait-il pas plutôt un petit mot de remerciement ? Mais qu'aurait-elle écrit sur l'enveloppe : Jean du resto solidaire ?

Elle s'était habillée dans l'objectif de présenter un corps digne à ceux qui la découvriraient, maquillée aussi, sobrement. Elle savourait son café qu'elle avait pris le soin de faire avec sa petite cafetière italienne, il était fort et onctueux, un réel plaisir. Malgré tout, elle savait se ménager des moments de bonheur simple. Pourquoi alors ne pas s'en contenter ?

C'est que le monde lui-même était agonisant. Des bruits courraient qu'un nuage toxique se dirigeait vers sa ville et même si ce n'était qu'une rumeur, elle avait creusé un sillon dans son esprit et affaiblit encore son envie de vivre. Il aurait fallu approfondir, se démener pour en savoir plus, réfléchir aux conséquences si cela était vrai, envisager de fuir, mais où ? mais comment ? Alors, elle avait décidé qu'il était temps de mettre fin à ce mélodrame qu'était devenu son existence. Elle était maintenant installée sur son balcon, son bol à la main et regardait au loin. Son immeuble faisait face à un champ immense, un bosquet se dressant au milieu des cultures comme un îlot. Il y avait des frênes, de trembles, quelques chênes, elle y avait reconnu un châtaignier... Mais tout cela c'était avant. Maintenant le champ abandonné depuis longtemps était en friche, en désordre. Il devenait un dépotoir et des objets hétéroclites et inutiles y poussaient en se couvrant de rouille, de mousse et de liseron. Mais son regard ne fixait que les arbres qui résistaient au temps. Elle partirait en emportant cette image, de ce que fut le monde à son commencement. Elle entendit frapper à sa porte et sursautât. Un intrus ? connu ? inconnu ? Un gêneur en tout cas. Que faire ? se taire ? Expédier ? Elle entendit la poignée tourner, elle n'avait pas fermé. Elle eut un frisson de peur et une voix l'apaisa aussitôt : « Tu es là ? je peux rentrer ? » Elle n'était plus que frissons, elle avait reconnu la voix. Le visage de Jean apparût, sa voix proche et chaude termina de l'arracher à son destin. Encore un peu de temps, encore une chance de retrouver le goût. Un espoir. Partir et recommencer. Reconstruire sa vie, refaire le monde. Il avait suffi d'un hasard, d'un élan de solidarité même inutile, d'un regard chaleureux, d'une attention, d'une caresse, d'un plaisir. Et voilà que la vie reprenait comme ces fleurs qui poussent sur le béton, comme ce liseron qui couvrait la rouille des carcasses abandonnées. Elle quitta définitivement la mort quand elle sentit les lèvres de son compagnon sur sa bouche voilà que le goût lui était revenue !

FIN